

ÉPREUVE DE FRANÇAIS

Séries ES - S

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

L'usage des calculatrices et des dictionnaires est interdit.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Objet d'étude : Le théâtre, texte et représentation.

Textes :

Texte A : Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1781, Acte II, scène 13.

Texte B : Alfred de Musset, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, 1845.

Texte C : Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, 1959, Acte II, tableau II.

Texte D : Bernard-Marie Koltès, *Quai Ouest*, 1985.

Texte A - Beaumarchais, Le mariage de Figaro, 1781, Acte II, scène 13.

La Comtesse et sa servante Suzanne ont commencé à déguiser Chérubin, jeune page secrètement amoureux de la Comtesse, pour le faire échapper à la colère du Comte. À l'arrivée de ce dernier, Chérubin s'enferme dans le cabinet de la Comtesse ; celle-ci prétend que c'est Suzanne qui s'y trouve.

Acte II, scène 13.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE *entre avec des hardes¹ et pousse la porte du fond.*

LE COMTE. – *(Il parle au cabinet.)* Sortez, Suzon ; je vous l'ordonne.

Suzanne s'arrête auprès de l'alcôve² dans le fond.

LA COMTESSE. – Elle est presque nue, Monsieur ; vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite ? Elle essayait des hardes que je lui donne en la mariant ; elle s'est enfuie quand elle vous a entendu.

LE COMTE. – Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. *(Il se tourne vers la porte du cabinet.)* Répondez-moi, Suzanne ; êtes-vous dans ce cabinet ?

Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcôve et s'y cache.

LA COMTESSE, *vivement, parlant au cabinet.* – Suzon, je vous défends de répondre. *(Au Comte :)* On n'a jamais poussé si loin la tyrannie !

LE COMTE *s'avance au cabinet.* – Oh ! bien, puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *se met au devant.* – Partout ailleurs je ne puis l'empêcher ; mais j'espère aussi que chez moi...

LE COMTE. – Et moi j'espère savoir dans un moment quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clef serait, je le vois, inutile ! mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà ! quelqu'un !

LA COMTESSE. – Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendrait la fable du château ?

LE COMTE. – Fort bien, Madame ; en effet, j'y suffirai ; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut... *(Il marche pour sortir et revient.)* Mais pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant ?... une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée !

LA COMTESSE, *troublée.* – Eh ! Monsieur, qui songe à vous contrarier ?

LE COMTE. – Ah ! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes ; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée³.

Il va fermer la porte du fond, et en ôte la clef.

LA COMTESSE, *à part.* – Ô Ciel ! étourderie funeste !

LE COMTE, *revenant à elle.* – Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie ; *(il élève la voix)* et quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE. – En vérité, Monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure...

Le Comte l'emmène et ferme la porte à la clef.

¹ Hardes : désigne des habits ordinaires, propres à la vie quotidienne.

² Alcôve : renforcement pratiqué dans une chambre pour y placer un lit.

³ Justifiée : disculpée, innocentée.

Texte B - Alfred de Musset, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, 1845.

Dans cette pièce en un acte, le Comte est venu chez la Marquise pour lui déclarer sa flamme, mais il ne sait pas comment lui plaire. De son côté, la Marquise doute de la sincérité des hommes et ne se laisse pas conquérir facilement. L'extrait proposé se situe à la fin de la pièce.

LE COMTE. – Non, sur l'honneur, je parle du fond de l'âme. Je conviendrai, tant que vous voudrez, que j'étais entré ici sans dessein ; je ne comptais que vous voir en passant, témoin cette porte que j'ai ouverte trois fois pour m'en aller. La conversation que nous venons d'avoir, vos railleries, votre froideur même, m'ont entraîné plus loin qu'il ne fallait peut-être ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est du premier jour où je vous ai vue, que je vous aime, que je vous adore... Je n'exagère pas en m'exprimant ainsi... ; oui, depuis plus d'un an, je vous adore, je ne songe...

LA MARQUISE. – Adieu.

La marquise sort et laisse la porte ouverte.

LE COMTE, *demeuré seul, reste un moment encore à genoux, puis il se lève et dit* : C'est la vérité que cette porte est glaciale. (*Il va pour sortir et voit la marquise.*) Ah ! marquise, vous vous moquez de moi.

LA MARQUISE, *appuyée sur la porte entr'ouverte*. – Vous voilà debout ?

LE COMTE. – Oui, et je m'en vais pour ne plus jamais vous revoir.

LA MARQUISE. – Venez ce soir au bal, je vous garde une valse.

LE COMTE. – Jamais, jamais je ne vous reverrai ! Je suis au désespoir, je suis perdu.

LA MARQUISE. – Qu'avez-vous ?

LE COMTE. – Je suis perdu, je vous aime comme un enfant. Je vous jure sur ce qu'il y a de plus sacré au monde...

LA MARQUISE. – Adieu.

Elle veut sortir.

LE COMTE. – C'est moi qui sors, madame ; restez, je vous en supplie. Ah ! je sens combien je vais souffrir !

LA MARQUISE, *d'un ton sérieux*. – Mais enfin, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez ?

LE COMTE. – Mais, madame, je veux... je désirerais...

LA MARQUISE. – Quoi ! car enfin vous m'impatientez. Vous imaginez-vous que je vais être votre maîtresse, et hériter de vos chapeaux roses ? Je vous préviens qu'une pareille idée fait plus que me déplaire, elle me révolte.

LE COMTE. – Vous, marquise ! grand Dieu ! s'il était possible, ce serait ma vie entière que je mettrais à vos pieds ; ce serait mon nom, mes biens, mon honneur même que je voudrais vous confier. Moi, vous confondre un seul instant, je ne dis pas seulement avec ces créatures dont vous ne parlez que pour me chagriner, mais avec aucune femme au monde ! L'avez-vous bien pu supposer ? me croyez-vous si dépourvu de sens ? mon étourderie ou ma déraison a-t-elle donc été si loin, que de vous faire douter de mon respect ? Vous qui me disiez tantôt que vous aviez quelque plaisir à me voir, peut-être quelque amitié pour moi (n'est-il pas vrai, marquise ?), pouvez-vous penser qu'un homme aussi distingué par vous, que vous avez pu trouver digne d'une si précieuse, d'une si douce indulgence, ne saurait pas ce que vous valez ? Suis-je donc aveugle ou insensé ? Vous, ma maîtresse ! non pas, mais ma femme !

LA MARQUISE. – Ah ! – Eh bien, si vous m'aviez dit cela en arrivant, nous ne nous serions pas disputés. – Ainsi, vous voulez m'épouser ?

LE COMTE. – Mais certainement, j'en meurs d'envie, je n'ai jamais osé vous le dire, mais je ne pense pas à autre chose depuis un an ; je donnerais mon sang pour qu'il me fût permis d'avoir la plus légère espérance...

LA MARQUISE. – Attendez donc, vous êtes plus riche que moi.

LE COMTE. – Oh ! mon Dieu, je ne crois pas, et qu'est-ce que cela vous fait ? Je vous en supplie, ne parlons pas de ces choses-là ! Votre sourire, en ce moment, me fait frémir d'espoir et de crainte. Un mot, par grâce ! ma vie est dans vos mains.

LA MARQUISE. – Je vais vous dire deux proverbes : le premier, c'est qu'il n'y a rien de tel que de s'entendre. Par conséquent, nous causerons de ceci.

LE COMTE. – Ce que j'ai osé vous dire ne vous déplaît donc pas ?

LA MARQUISE. – Mais non. Voici mon second proverbe : c'est qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Or, voilà trois quarts d'heure que celle-ci, grâce à vous, n'est ni l'un ni l'autre, et cette chambre est parfaitement gelée. Par conséquent aussi, vous allez me donner le bras pour aller dîner chez ma mère. Après cela, vous irez chez Fossin.

LE COMTE. – Chez Fossin, madame ? pour quoi faire ?

LA MARQUISE. – Ma bague.

LE COMTE. – Ah ! c'est vrai, je n'y pensais plus. Eh bien, votre bague, marquise ?

LA MARQUISE. – Marquise, dites-vous ? Eh bien, à ma bague, il y a justement sur le chaton¹ une petite couronne de marquise ; et comme cela peut servir de cachet²... Dites donc, comte, qu'en pensez-vous ? il faudra peut-être ôter les fleurons³ ? Allons, je vais mettre un chapeau.

LE COMTE. – Vous me comblez de joie !... comment vous exprimer...

LA MARQUISE. – Mais fermez donc cette malheureuse porte ! cette chambre ne sera plus habitable.

¹ Chaton : tête de la bague.

² Cachet : le chaton de la bague peut servir à imprimer la marque de la marquise sur son courrier.

³ Fleurons : désigne les ornements qui indiquent sur la bague le titre de la marquise. Comme elle va épouser un comte, elle doit adopter les fleurons de son mari.

Texte C - Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, 1959, Acte II, tableau II.

Les personnages de la pièce se transforment les uns après les autres en rhinocéros. Bérenger, venu annoncer à Jean la contamination d'un de leurs collègues, M. Bœuf, constate que son ami est lui aussi en train de se métamorphoser en animal. Au moment où débute l'extrait, Jean s'est réfugié dans la salle de bains.

Acte II, tableau II.

Grand bruit dans la salle de bains, barrissements, bruit d'objets et d'une glace qui tombe et se brise ; puis on voit apparaître Bérenger tout effrayé qui ferme avec peine la porte de la salle de bains, malgré la poussée contraire que l'on devine.

BÉRENGER, *poussant la porte.* – Il est rhinocéros, il est rhinocéros ! (*Bérenger a réussi à fermer la porte. Son veston est troué par une corne. Au moment où Bérenger a réussi à fermer la porte, la corne du rhinocéros a traversé celle-ci. Tandis que la porte s'ébranle sous la poussée continue de l'animal, et que le vacarme dans la salle de bains continue et que l'on entend des barrissements mêlés à des mots à peine distincts, comme : je rage, salaud, etc., Bérenger se précipite vers la porte de droite.*) Jamais je n'aurais cru ça de lui ! (*Il ouvre la porte donnant sur l'escalier, et va frapper à la porte sur le palier, à coups de poing répétés.*) Vous avez un rhinocéros dans l'immeuble ! Appelez la police !

LE PETIT VIEUX, *sortant sa tête.* – Qu'est-ce que vous avez ?

BÉRENGER. – Appelez la police ! Vous avez un rhinocéros dans la maison !...

VOIX DE LA FEMME DU PETIT VIEUX. – Qu'est-ce qu'il y a, Jean ? Pourquoi fais-tu du bruit ?

LE PETIT VIEUX, *à sa femme.* – Je ne sais pas ce qu'il raconte. Il a vu un rhinocéros.

BÉRENGER. – Oui, dans la maison. Appelez la police !

LE PETIT VIEUX. – Qu'est-ce que vous avez à déranger les gens comme cela ? En voilà des manières !

Il lui ferme la porte au nez.

BÉRENGER, *se précipitant dans l'escalier.* – Concierge, concierge, vous avez un rhinocéros dans la maison, appelez la police ! Concierge ! (*On voit s'ouvrir le haut de la porte de la concierge ; apparaît une tête de rhinocéros.*) Encore un ! (*Bérenger remonte à toute allure les marches de l'escalier. Il veut entrer dans la chambre de Jean, hésite, puis se dirige de nouveau vers la porte du Petit Vieux. À ce moment la porte du Petit Vieux s'ouvre et apparaissent deux petites têtes de rhinocéros.*) Mon Dieu ! Ciel ! (*Bérenger entre dans la chambre de Jean tandis que la porte de la salle de bains continue d'être secouée. Bérenger se dirige vers la fenêtre, qui est indiquée par un simple encadrement, sur le devant de la scène, face au public. Il est à bout de force, manque de défaillir, bredouille :)* Ah mon Dieu ! Ah mon Dieu ! (*Il fait un grand effort, se met à enjamber la fenêtre, passe presque de l'autre côté, c'est-à-dire vers la salle, et remonte vivement, car au même instant on voit apparaître, de la fosse d'orchestre¹, la parcourant à toute vitesse, une grande quantité de cornes de rhinocéros à la file. Bérenger remonte le plus vite qu'il peut et regarde un instant par la fenêtre.*) Il y en a tout un troupeau maintenant dans la rue ! Une armée de rhinocéros, ils dévalent l'avenue en pente !... (*Il regarde de tous les côtés.*) Par où sortir, par où sortir !... Si encore ils se contentaient du milieu de la rue ! Ils débordent sur le trottoir, par où sortir, par où partir ! (*Affolé, il se dirige vers toutes les portes, et vers la fenêtre, tour à tour, tandis que la porte de la salle de bains continue de*

¹ Fosse d'orchestre : emplacement situé au-dessous du niveau de la scène et de la salle et où se placent les musiciens.

s'ébranler et que l'on entend Jean barrir et proférer des injures incompréhensibles. Le jeu continue quelques instants : chaque fois que dans ses tentatives désordonnées de fuite, Bérenger se trouve devant la porte des Vieux, ou sur les marches de l'escalier, il est accueilli par des têtes de rhinocéros qui barrissent et le font reculer. Il va une dernière fois vers la fenêtre, regarde.) Tout un troupeau de rhinocéros ! Et on disait que c'est un animal solitaire ! C'est faux, il faut réviser cette conception ! Ils ont démolé tous les bancs de l'avenue. (Il se tord les mains.) Comment faire ? (Il se dirige de nouveau vers les différentes sorties, mais la vue des rhinocéros l'en empêche. Lorsqu'il se trouve de nouveau devant la porte de la salle de bains, celle-ci menace de céder. Bérenger se jette contre le mur du fond qui cède ; on voit la rue dans le fond, il s'enfuit en criant.) Rhinocéros ! Rhinocéros ! (Bruits, la porte de la salle de bains va céder.)

Texte D - Bernard-Marie Koltès, *Quai Ouest*, 1985.

L'intrigue de Quai Ouest se déroule dans un quartier à l'abandon, près d'un hangar désaffecté. Différents personnages se croisent dans ce lieu.

L'autoroute dans la nuit, avec le bruit de l'eau contre les murs. Entre Fak, suivi de Claire. Ils s'arrêtent à la porte du hangar.

FAK. – Tu es venue jusqu'ici, maintenant passe là-dedans.

CLAIRE. – Il fait bien trop noir là-dedans pour que je passe.

FAK. – Il ne fait pas plus noir là-dedans qu'ici.

CLAIRE. – Eh bien justement, ici, il fait complètement noir.

FAK. – Il ne fait pas complètement noir ici puisque je te vois.

CLAIRE. – Et moi je ne te vois pas, pour moi il fait complètement noir donc.

FAK. – Si tu passes là-dedans avec moi, je te parlerai de quelque chose à propos de quelque chose dont je te parlerai si on passe tous les deux là-dedans.

CLAIRE. – Je ne peux pas passer, mon frère me tabasserait.

FAK. – Ton frère ne saura pas.

CLAIRE. – Même s'il ne saura pas, je ne veux pas passer.

FAK. – Pourquoi tu m'as suivi jusqu'ici alors ?

CLAIRE. – Je suis venue jusqu'ici seulement pour prendre l'air, parce que j'ai bu trop de café, parce qu'il faisait trop chaud chez moi, pas pour faire du tout quelque chose avec toi.

FAK. – Je ne te demande pas de faire quelque chose, tu n'as qu'à te laisser faire ; moi, je te fais passer là-dedans et je m'occupe de tout.

CLAIRE. – C'est trop noir là-dedans, je suis trop petite et j'ai peur.

FAK. – Il y a des trous dans le plafond et dans les murs, il fait moins noir dedans que dehors à cause des lumières du port qui viennent de l'autre côté.

CLAIRE. – Et comment je pourrais le savoir assez pour ne pas avoir peur, moi ?

FAK. – Tu n'as qu'à fermer les yeux, voilà comment.

CLAIRE. – C'est idiot ; si je ferme les yeux, il fait complètement noir.

FAK. – Si tu fermes les yeux, comment c'est dehors, noir ou pas noir, ça te serait égal, tu peux faire comme si c'est plein de lumière, que tu as simplement les yeux fermés, que je te conduis, qu'on passe tous les deux là-dedans, que tu les ouvriras quand je te le dirais, et ce n'est même plus la peine de les ouvrir jamais.

CLAIRE. – Si au moins il y avait une lumière dans la rue, je pourrais voir la porte et je pourrais dire je passe ou je ne passe pas. Mais maintenant je ne vois même pas la porte et je ne peux pas dire si je veux ou si je ne veux pas. Je crois que je ne veux pas parce que je ne vois pas la porte, au point que si je ne savais pas qu'il y en a une parce que je la vois tous les jours quand il fait jour, je ne saurais même pas qu'il y en a une ; et que si toi tu ne me parlais pas, je ne saurais même pas qu'il y a toi ou quelqu'un là, et je finis par avoir tout à fait peur.

FAK. – Il ne faut pas avoir peur trop longtemps de suite et il faut bien arrêter une fois d'être petite.

ÉCRITURE

I - Vous répondrez d'abord à la question suivante : (4 points)

En quoi les scènes montrent-elles que la porte, élément de décor, instaure un rapport de force entre les personnages ?

II - Vous traiterez ensuite un des trois sujets suivants : (16 points)

1. Commentaire :

Vous ferez le commentaire du texte de Beaumarchais.

2. Dissertation :

Ionesco affirme : «*Tout est langage au théâtre : les mots, les gestes, les objets. Il n'y a pas que la parole.*» ? Le texte n'aurait-il, au théâtre, qu'une importance secondaire ? Vous répondrez en vous appuyant sur les quatre textes du corpus, sur l'œuvre que vous avez étudiée et sur votre expérience du théâtre (en tant que lecteur, spectateur ou acteur).

3. Écriture d'invention :

Lors de la première mise en scène de *Rhinocéros*, le metteur en scène reproche à l'auteur de multiplier les didascalies et de réduire ainsi sa liberté de création. Vous imaginerez leur échange.